

Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 23 (1932)

Artikel: La société et l'enfant
Autor: Briod, Ernest
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-111956>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La société et l'enfant.

(Le sujet de cette étude nous a été suggéré par un article de M. Georges Chevallaz, directeur des Ecoles normales vaudoises, paru dans l'*Educateur* du 4 juillet 1931 sous le titre « Etatisme et éducation ». On y reconnaîtra, d'autre part, à propos de l'éducation des instincts, des données qui ne prétendent pas à l'originalité, — notamment celles qui concernent l'instinct combatif, sujet que le livre désormais classique de M. Pierre Bovet a épousé, — mais que nous devions rappeler pour la clarté de l'exposé.)

Notre époque offre de curieuses particularités. Parce que, pendant quatre ans, la guerre s'est déchaînée sur notre continent et qu'elle y a laissé son habituel cortège de ruines matérielles et morales, que le territoire de certaines nations a subi des remaniements divers, que des monarques ont été précipités de leur trône, à cause de tout cela et de ce qui s'en est suivi, toutes les valeurs sont remises en question, tout ce que les gens de ma génération avaient été habitués à considérer comme acquis, indiscutable, définitif, est soumis à révision.

De tous les doutes qui s'emparent des esprits, ceux qui ont trait à l'éducation des jeunes ont une importance bien plus grande que ceux qui ébranlent les systèmes économiques et financiers. L'orientation intellectuelle et morale de la jeunesse a des répercussions autrement plus durables que la ruine des changes et l'abandon de l'étalon d'or. Or il semble que certains groupements humains aient aujourd'hui découvert cette vérité, pourtant point nouvelle, et qu'ils veuillent s'en servir pour réaliser des buts très éloignés de ceux qu'on s'accordait jusqu'ici à reconnaître à l'éducation.

Nous voudrions, dans cet article, montrer quelques aspects de

l'effort contemporain pour accaparer la jeunesse, la diriger vers des buts déterminés.

Le monde a sans doute connu des époques aussi troublées que la nôtre, plus troublées même ; pourquoi se sont-elles succédé sans affecter l'enfance et la jeunesse au même degré ? Au temps de la chute de l'empire romain, de la guerre de Trente ans, de la Révolution française et des guerres napoléoniennes, l'école publique, gratuite et obligatoire n'existe pas ; les querelles politiques étaient querelles d'adultes exclusivement ; ceux-ci n'avaient pas encore songé à les faire durer par l'accaparement de l'esprit enfantin. Platon avait, il est vrai, pressenti l'importance de la question et imaginé un système d'éducation sacrifiant l'individu à l'Etat, enlevant les enfants à leur mère dès leur naissance, privant leurs parents de tous droits sur eux. Pour lui, le salut de l'Etat était la loi suprême, la sélection d'une élite vigoureuse le premier but à atteindre. Il voue à la mort les débiles physiques et mentaux. Il ne connaît pas la loi de l'amour chrétien, qui devait retentir tôt après lui aux oreilles et dans le cœur des hommes. Et pourtant son communisme s'inspire de l'existence d'un Dieu bon, immuable et parfait, qu'il faut honorer par la pratique de la justice et de la vertu. Quelle régression chez nos modernes réformateurs de la société humaine !

Mais je n'ai pas l'intention de parler ici des efforts des chefs communistes russes pour s'emparer de la jeunesse, l'élever dans la nouvelle religion sans Dieu et en faire l'instrument de l'universelle prolétarisation, de l'universelle misère. Si vous voulez être renseignés et édifiés à ce sujet, lisez la brochure de M. Gustave Gautherot, *Le communisme à l'école*, écrite sur la base de documents soviétiques exclusivement. Vous y verrez comment on s'y prend pour tuer toute religiosité dans l'âme de l'enfant, ruiner les fondements chrétiens encore debout, opposer l'école à la famille, élever les prérogatives de l'Etat au-dessus de celles des parents. Sous prétexte d'éduquer par le travail et la recherche personnelle, on concentre toute l'étude autour des intérêts matériels de la collectivité ; pour créer de parfaits communistes, on dresse l'enfant contre celui qui est chargé de l'instruire ; le soviet des élèves inflige des blâmes à celui des maîtres : quand il n'y a plus de classes, la lutte des classes devient celle des groupes et des individus, plus répugnante encore lorsqu'elle tente de se justifier par une fausse idéologie.

Sans doute, la Russie est loin de nous ; pourtant, elle est en Europe, et comprend à elle seule le tiers de la population de notre continent. Et voici que tout près de nous une autre grande nation tente un effort savamment organisé pour donner à l'enfance une empreinte indélébile, la plier sous une discipline librement consentie en apparence, mais en réalité imposée par l'ambiance, la volonté des chefs et l'esprit du temps. Si l'ignorance, le désordre et la saleté vouent au chaos l'effort russe pour créer une jeunesse nouvelle, il en va tout autrement de l'effort de la jeune Italie pour infuser à ses enfants l'esprit fasciste et le faire durer sur son sol. Dans un article très remarqué publié par *l'Illustration* du 13 juin 1931, M. Georges Roux écrit :

Les démocraties négligent à peu près la formation civique de la jeunesse. Anatole France disait que la république c'était la facilité. Les démocraties sont négligentes. C'est leur faute si la jeunesse se détourne d'elles. C'est par là qu'elles risquent de périr. Une nation, une personne, une politique ne se soutiennent jamais que par leur moral. Si leur âme se tarit, elles tombent en décrépitude. L'adhésion de la jeunesse est nécessaire pour assurer la continuité d'un idéal ou d'un système politique. Un régime n'est durable que s'il s'appuie sur la jeunesse.

Cela, le fascisme l'a compris. Aussi a-t-il pour la jeunesse un soin en quelque sorte fraterno.

Comment les chefs fascistes s'y prennent-ils pour embriaguer la jeunesse ? Ils ont institué le corps des « Balillas » (nom d'un enfant italien tué au siège de Gênes par les troupes françaises de Masséna). On y entre à 8 ans, à la seule condition d'être un garçon bien portant :

L'enfant est immatriculé. Il revêt l'uniforme : culotte verte sombre, chemise noire égayée de petites aiguillettes blanches. L'enfant est militarisé. Il fait désormais partie de l'armée fasciste. Il est inscrit à une légion.

Après l'école, les enfants sont réunis. A leur première éducation officielle, on superpose une deuxième éducation officieuse. Celle-ci se superpose sur trois plans : physique, national et moral. On leur fait faire des sports, on leur donne une instruction militaire et on les élève dans le sentiment et la doctrine fascistes. Cette dernière partie est la plus importante. Elle est le centre de toute l'éducation, le reste n'est qu'un prétexte, qu'un auxiliaire, qu'une occasion.

Les jeunes Balillas reçoivent des armes miniatures. On a construit pour eux un petit mousqueton avec lequel ils s'exercent. Enfin on organise des promenades, des voyages, même des croisières, autant de leçons de choses mises à profit par les instructeurs.

Par crainte de trop limiter et de trop dessécher l'œuvre d'assimilation et pour ne pas la rendre trop aride, elle ne se bornera pas à ces exercices militaires et à cette formation nationaliste. On agrémente, on orne et on complète celle-ci par toutes sortes de travaux soit industriels, soit agricoles. L'apprentissage d'un métier est la règle.

Quelle est l'attitude des Balillas à l'égard de la religion ? Elle est tolérante, même bienveillante, à la condition que l'Eglise, de son côté, observe la même attitude à l'égard du fascisme.

Chaque dimanche, les Balillas ont congé à 10 heures, heure de l'office. Ils sont libres d'y aller ou de n'y pas aller. Mais il leur est conseillé d'y aller. Ceux qui y vont y sont conduits en corps. En outre, ils reçoivent une instruction religieuse, environ vingt leçons par an. Chaque légion a son aumônier, bien entendu choisi par le parti. Tout le décor de la religion est parfaitement respecté.

Et qu'en est-il du côté matériel, outre l'orientation professionnelle déjà mentionnée ? On encourage l'épargne par tous les moyens, notamment par une assurance de 5000 lires en cas de mort et de 30 000 lires en cas d'invalidité totale.

Les organes d'instruction ? Des adultes, sans doute, comme instructeurs supérieurs ; mais avant tout on a cherché à créer des cadres jeunes, à faire éduquer la jeunesse par elle-même, à créer pour chaque Balilla, dès que possible, des responsabilités, des possibilités d'initiatives ...toujours dans la ligne adoptée. Toutes les classes sociales sont mêlées, tous les états de fortune, de l'absolute pauvreté à l'extrême richesse, sont confondus, ignorés sous l'uniforme. Seule la distinction confère les grades.

Les moyens de formation morale ? Tout d'abord l'apparat qu'affectionne la jeunesse : uniforme fringant, bien que simple et sobre, solennités d'anniversaires patriotiques, serment prêté au régime en ces termes : « Je jure de suivre sans discuter les ordres du Duce et de servir la cause de la révolution fasciste de toutes mes forces et, si cela est nécessaire, avec mon sang. » Il y a des signes distinctifs récompensant les meilleurs, avec pro-

motion à des stades ou à des grades supérieurs. A 14 ans on devient avant-gardiste ; les exercices militaires sont plus nombreux ; on tire à balle, on s'exerce même au maniement du canon... cependant que les gouvernements proclament la nécessité du désarmement moral et effectif ! Etranges contradictions d'une étrange époque !

Et M. Georges Roux remarque :

Vraiment, c'est une nouvelle culture qu'on donne à ces jeunes gens, un nouveau mode social qu'on leur apprend à vivre, une nouvelle forme de civilisation qu'on leur inculque et qui se développe en eux. Le fascisme forge une nouvelle âme nationale. Il fabrique un nouveau peuple et il le fait avec un soin infini, proportionnant son effort à l'âge de l'enfant. Il a monté tout un système complet et continu, prenant l'enfant quasi dès sa sortie de nourrice et l'encadrant sans cesse jusqu'à son arrivée à l'âge véritablement d'homme.

C'est ainsi qu'une mentalité nouvelle se crée à nos portes, qu'un peuple nouveau éclos, qu'une société nouvelle s'organise sur ce fondement : la jeunesse.

Et nous, que faisons-nous ? Tout d'abord, est-ce une raison parce que d'autres peuples, sans traditions durables jusqu'ici, font un effort organisé pour édifier l'avenir sur de nouvelles bases, est-ce une raison, disons-nous, pour qu'à notre tour nous démolissions notre passé, adoptions de nouvelles règles de vie, et cherchions à galvaniser notre jeunesse en faveur d'une nouvelle conception nationale (ou internationale), sociale ou économique ? Non certes ; nous avons nos traditions, dont nous n'avons renié aucune. Nous avons donné à notre éducation publique des fondements moraux susceptibles d'être améliorés, sans doute, mais que nous n'allons pas laisser démolir sans bonnes raisons. Nous croyons à l'influence primordiale de la famille, qui, chez nous, fait en général de son mieux pour s'acquitter de ses devoirs ; l'Etat ne se substitue à elle que si elle les néglige par trop. Notre école publique a inscrit à son programme, à côté de l'éducation intellectuelle, une éducation morale à base chrétienne, une éducation civique fondée sur la connaissance de notre histoire et l'étude de nos institutions, une éducation ménagère préparant les jeunes filles à leur futur rôle d'épouses et de mères, une éducation physique par la pratique

de l'hygiène et de la gymnastique. Nous commençons à nous préoccuper de préapprentissage et d'orientation professionnelle. Tout notre effort est le résultat d'une longue évolution qui a ignoré les à-coups, les sauts brusques, les révolutions et les luttes, et les ruines qui les accompagnent. Nous défions quiconque de nous prouver que nous ayons un intérêt collectif quelconque, national, humain ou social, à abandonner, pour courir les aventures, la route suivie jusqu'ici.

Mais il serait dangereux de nous abandonner à une quiétude parfaite et d'ignorer les moyens accessoires qui sont à notre portée pour améliorer ce que nous avons réalisé. L'organisation nationale italienne des Balillas ne nous concerne pas, et nous n'avons pas à la juger comme telle ; nous pouvons, il est vrai, comme hommes et comme citoyens d'une démocratie pacifique, déplorer la déformation militariste qu'elle inflige à ses pupilles et les dangers que cela comporte pour la paix des peuples ; nous aurons aussi à y revenir du simple point de vue de l'intérêt psychologique que présentent ses méthodes ; nous nous bornons à constater que, comme notre école publique et notre armée de milices, elle est un moyen de mettre en contact des enfants et des jeunes gens de toutes conditions, et est un antidote, à ce titre, à la néfaste lutte des classes. Or il est des institutions qui offrent avec elle maintes analogies, mais qui s'inspirent sur ce point d'un esprit diamétralement opposé. Nous ne pouvons ignorer que, dans certaines villes suisses, des organisations existent qui ont pour but de grouper l'enfance et l'adolescence en vue d'une éducation de classe pratiquée à côté de l'éducation officielle, de l'initier prématûrement aux luttes politiques qui restèrent jusqu'ici l'apanage exclusif des adultes, de faire échec, par conséquent, à l'effort de l'école publique pour inculquer à ses élèves le principe fondamental de la démocratie, qui est de tendre à la paix sociale par la possibilité donnée à tous de s'élever par le travail et la pratique des vertus civiques. Nous ne pouvons sans réagir laisser l'envie et parfois la haine briguer la place de la solidarité humaine dans le cœur des jeunes. A toute tentative de contre-éducation, nous devons opposer une éducation meilleure ; aux efforts destructeurs, des efforts constructeurs améliorés, perfectionnés.

Quels sont les fondements sur lesquels nous pouvons nous appuyer dans ce but ? Ils nous sont fournis par une étude

attentive du caractère de l'enfant, de sa psychologie, des tendances profondes sur lesquelles s'édifie le caractère. Forcé de nous limiter, nous envisagerons ici plus spécialement la psychologie du garçon, qui présente certains points communs avec celle de ses congénères féminins, mais s'en différencie naturellement sur d'autres.

L'éducation traditionnelle par l'étude scolaire, par le savoir, est pour une bonne part essentiellement réceptive : emmagasiner des connaissances, acquérir un certain nombre d'aptitudes du cerveau, des sens, de l'appareil vocal, de la main, des muscles, tout cela est nécessaire, mais constitue, somme toute, une solution plutôt passive du problème de l'éducation, à moins qu'elle ne marche de pair avec la formation d'un caractère soumis à des principes de vie solides et conscients. C'est de cette harmonie complexe que résulte une personnalité. C'est en cela qu'une éducation libérale telle que nous la concevons se différencie du dressage des Balillas italiens : elle respecte l'individualité, au lieu de l'annihiler au profit d'un Etat tout-puissant. Elle se défie, elle aussi, des tendances anarchiques de l'individualisme exagéré jusqu'à la tyrannie ; elle veut, elle aussi, réaliser l'harmonie et la paix sociale par la communauté de l'idéal et l'harmonie des tendances ; mais il lui paraît qu'il suffit, pour y parvenir, de répondre aux besoins profonds de la jeune âme en favorisant l'acquisition d'habitudes de pensée et d'action conformes au but poursuivi. Pour y parvenir, la persuasion vaut mieux que la contrainte.

A côté de la solution intellectuelle de l'éducation, qui est celle de l'école traditionnelle, il faut donc envisager une solution active, naturelle, qui s'appuie avant tout sur la connaissance et l'éducation des instincts. Notre école publique fait ce qu'elle peut pour répondre à ces tendances nouvelles, pour mettre l'enfant en contact avec la vie, le rendre actif dans l'acquisition de son savoir et le développement de ses aptitudes ; mais elle est trop naturellement préoccupée d'instruction pour pouvoir pousser sa tâche éducative aussi loin que ce serait désirable. Elle doit donc être reconnaissante aux institutions qui veulent lui venir en aide sur ce point.

Quelles sont ces institutions ? Que peuvent-elles être ? On a cru trouver une solution dans la création de sections cadettes de certaines sociétés d'adultes : sections cadettes de gymnas-

tique pour l'éducation physique, de l'Union chrétienne pour l'éducation morale, de l'Espoir pour la lutte contre l'alcoolisme, etc. Nous ne blâmons aucune de ces créations, mais constatons qu'elles se disputent le temps de l'enfant pour des buts tous louables en soi, sans doute, mais spéciaux, limités. Aucune ne réalise l'adjvant complet à l'œuvre éducative de la famille et de l'école qu'il faudrait posséder. Une seule méthode complémentaire d'éducation a eu cette préoccupation ; c'est celle qu'a imaginée le génial Baden-Powell, le fondateur du scoutisme.

Nous disions que l'éducation naturelle se fonde sur l'éducation des instincts. Qu'est-ce qu'un instinct ? C'est une tendance atavique, donc innée ; l'ensemble de nos instincts, leur prédominance ou leur soumission à l'habitude ou à la volonté constituent notre personnalité bien plus que les apports de l'intelligence et du cerveau. Ce fut l'erreur du dix-neuvième siècle de croire que la connaissance était seule à régler notre conduite, notre action ; Victor Hugo n'affirmait-il pas qu'ouvrir une école c'était fermer une prison ? C'est dans les époques de violence telle que celle que nous avons vécue depuis 20 ans que les conséquences funestes de cette erreur deviennent évidentes. Les aéroplanes et les zeppelins peuvent silloner les airs, nos demeures peuvent être remplies des refrains de la T. S. F., nous n'en serons ni plus heureux ni meilleurs si, pauvres humains que nous sommes et restons malgré tout, nous sommes livrés à la lutte des passions déchaînées.

Je voudrais donc montrer aussi brièvement que possible comment le mouvement des éclaireurs, s'il est compris et appliqué dans son esprit, répond aux besoins profonds d'une éducation normale des instincts.

Il veut d'abord satisfaire ce qu'on pourrait appeler les *instincts ancestraux* de nos enfants. Ce sont ceux que nous a légués l'époque où nos ancêtres vivaient la vie naturelle, quasi sauvage, des peuplades primitives. On peut se demander si nous ne sommes pas trop éloignés de cette époque pour que de telles tendances aient subsisté en nous, si la fameuse loi biogénétique, qui veut que l'enfant soit un primitif et reproduise, dans son développement, certaines étapes essentielles du développement de la race humaine, n'est pas une invention de psychologues en mal de synthèse. Un peu d'observation et de réflexion montre qu'il n'en est rien. En admettant 35 ans comme l'âge moyen du père à la naissance

de l'enfant, 20 générations suffisent à nous reporter avant la fondation de la Confédération suisse, 40 générations à l'origine du christianisme dans notre pays, et 60 générations aux temps des Helvètes. Alignez en pensée 60 représentants types de chacune d'elles, le dernier sera l'un de nous, et le premier portera comme coiffure un crâne d'aurochs, et pour vêtements quelques peaux de bêtes. Dans cette chaîne ininterrompue, des besoins, des appétits auront subsisté, les uns nobles, d'autres vils. Il faut nourrir les uns, dériver les autres vers des fins utiles. Ni les uns ni les autres ne se laissent ignorer impunément.

Le premier instinct ancestral à considérer est l'*appel de la nature*, l'appel de la forêt, de la campagne, de la montagne, l'appel à la vie en plein air, à l'épanouissement dans la liberté. C'est pourquoi les véritables exercices d'éclaireurs se déroulent en pleine nature, exigent des randonnées en campagne, dans les bois et les pâturages, l'observation des plantes et des animaux, et exaltent l'amour du sol natal qui a enchanté nos sens à l'âge heureux de nos premiers pas.

Il y a un instinct naturel de la *décoration*, qui devient par l'éducation le goût esthétique. La contemplation des beautés de la fleur, de la végétation, de l'oiseau, du paysage, du ciel, nourrit et fortifie cet instinct, qui se manifeste chez les peuplades les plus primitives, et que nos garçons cultivent en décorant leur local, en soignant leur costume, en respectant les animaux et les plantes, en entraînant leur corps pour qu'il acquière non seulement la vigueur qui rend la vie bonne, mais aussi la noblesse de lignes qui a enchanté les âges classiques de la Grèce antique.

De l'instinct esthétique à l'instinct moral il n'y a qu'un pas ; le bien, c'est le beau moral ; le mal, la laideur morale. « L'éclaireur est propre dans son corps, ses pensées, ses paroles et ses actes », dit le 12^e article de la Loi des éclaireurs suisses.

Il y a chez l'homme, de toute antiquité, un instinct normal de la *propriété*. Hypertrophié, il devient la hideuse avarice ; bien conduit, il est un élément de progrès social par l'épargne, qui répond au besoin d'indépendance et met les biens épargnés au service de la collectivité. « L'éclaireur est travailleur et économie », dit l'article 10 de notre loi.

Mais l'homme n'est pas destiné à la vie solitaire ; un instinct naturel pousse tout être vivant vers ses semblables ; c'est l'ins-

tinct *social*. Il ne peut se cultiver normalement que par la vie en commun. Sans doute, nos classes sont des collectivités ; on peut y faire beaucoup déjà pour encourager l'esprit d'entraide, de support mutuel, de solidarité. Cependant, à part le chant d'ensemble, auquel notre canton voie avec raison tant de sollicitude, les exercices de gymnastique et quelques travaux faits en commun, chacun s'instruit pour lui-même dans cet agglomérat d'individualités qu'est une classe. Le scoutisme veut nourrir et diriger utilement l'instinct social par la vie commune dans les camps, le groupement en patrouilles, en troupes, en brigades, conduites par des chefs issus du rang ; il veut y parvenir par l'éveil du sentiment de l'honneur qui fait considérer comme un avantage personnel le succès d'un groupe dont on fait partie, par la pratique du « fair play » et la bienveillance réciproque entre camarades (« l'éclaireur est courtois et chevaleresque », dit l'article 5 de la loi), par la discipline librement consentie au chef et à la loi dans l'intérêt de tous (art. 3 : « Un éclaireur sait obéir »). Il fonde donc le progrès social sur l'esprit de sacrifice et le désir de servir, sur le progrès moral, en habituant la jeunesse à se soumettre à un impératif catégorique dicté, accepté par la conscience.

Toute vie en commun comporte des possibilités de conflits ; une volonté peut s'opposer à une autre volonté, une force à une autre force ; le besoin d'un individu peut aller à l'encontre de celui d'un autre individu, les tendances d'une collectivité à l'encontre de celles d'une autre collectivité. De là l'existence dans la nature humaine d'un instinct *combatif*, qui peut devenir, qui est devenu la source de malheurs sans nombre. Que faire pour parer à ce danger ? On ne détruit pas un instinct, pas plus qu'on ne peut l'ignorer. Il est un fait de nature comme la lumière du soleil, le tonnerre et l'ouragan. C'est ici que la pédagogie des instincts intervient par un procédé qu'elle appelle la « sublimation » des instincts dangereux, c'est-à-dire leur utilisation dans l'intérêt commun, leur dérivation vers des buts utiles. L'avion peut lancer des bombes, mais il peut aussi ravitailler des affamés et faciliter les échanges. De même, il n'est guère d'instinct qui ne puisse engendrer le mal ou le bien.

L'instinct de la propriété, qui peut devenir dangereux lorsqu'il est prédominant, se sublime par la pratique raisonnable de l'épargne, qui met en commun les biens épargnés pour les

rendre à la circulation par le commerce, l'industrie, les prêts hypothécaires. Il réunit les collections scientifiques dans des musées où chacun peut les étudier, les collections artistiques dans des galeries ouvertes au public où les plus dépourvus de tels biens peuvent en rassasier leur vue et en nourrir leur âme. Il réunit les livres dans des bibliothèques publiques ; il établit des parcs aux abords des villes, il constitue des fonds de bienfaisance et d'assurance, il crée des caisses de retraite.

Il y a de même des moyens naturels de sublimer l'instinct combatif, ce besoin naturel qu'a l'être humain de maintenir, d'assouplir ses forces par la lutte. On peut lutter pour des idées tout aussi bien que pour des avantages matériels. Ce furent des lutteurs que les apôtres qui fondèrent le christianisme, les réformateurs qui créèrent le protestantisme ; ce sont des lutteurs que les missionnaires qui s'exposent, pour la diffusion de leur foi, aux atteintes d'un climat meurtrier, les explorateurs qui souffrent jusqu'à la mort pour gagner de nouveaux territoires à la civilisation. Et voici un exemple typique de sublimation de l'instinct combatif par la lutte pour un idéal religieux : c'est l'Armée du salut, qui a organisé son action sur le modèle militaire et a, elle aussi, son état-major, ses légions, ses fanfares.

Le travail lui-même a remplacé, sur le terrain social, le pillage et la barbarie primitive ; il est une forme élevée de la sublimation de notre instinct combatif dans notre effort pour assurer notre subsistance. L'application directe de cet instinct n'a pas pu être éliminée complètement : nous avons nos armées ; heureux serions-nous si, comme la nôtre, elles n'avaient toutes qu'un but défensif. Vous avez lu comment la jeune Italie cultive, développe l'instinct combatif chez les jeunes par l'institution des Balillas ; nous avons nos moblots, simple école préparatoire au service militaire. A côté de ces activités directement combatives, nous avons des professions où cet instinct trouve journellement à s'exercer : contre l'homme lui-même dans la police, la gendarmerie, la douane ; contre les forces de la nature dans les métiers de guide, de pilote. Les professions intellectuelles n'y échappent pas dans l'activité de l'ingénieur, qui dompte et asservit les éléments, de l'avocat, qui attaque aussi souvent qu'il ne défend, du journaliste, dont la plume est une arme parfois plus tranchante que l'épée, du médecin, qui lutte contre la maladie.

Il y a enfin la sublimation de nos dispositions combatives par des activités ludiques ; c'est là l'explication psychologique de la vogue de l'alpinisme, des sports, des jeux de tout âge. Puisque l'être humain porte en soi un instinct inné de la compétition, de la lutte, la société sent la nécessité de diriger la part de cette activité qui n'est pas utilisée pour le travail vers des activités inoffensives.

Pourquoi cette longue digression ? Tout simplement pour montrer le chemin à suivre quand il s'agit de « sublimer », en éducation, un instinct susceptible de devenir dangereux en s'hypertrophiant. Ferons-nous de nos garçons, pour utiliser leurs impulsions combatives, des coqs de combat, des champions ? L'école recourra-t-elle à chaque instant à la compétition comme moyen d'émulation ? Ce serait dangereux, socialement parlant, dangereux pour l'âme aussi, dont les bons penchants s'étiolent à ce jeu. Nous bercerons-nous de l'illusion de faire de nos enfants, par une éducation purement pacifiste, c'est-à-dire négative, de doux agneaux, réfractaires à toute activité combative ? Ce serait les préparer bien mal à une existence qui restera, que nous le voulions ou non, une lutte longtemps encore. Ce serait aussi ignorer un élément de la nature humaine qui ne se laisse pas annihiler, pas plus qu'on n'empêche la sève de monter aux arbres ou le vent de souffler. Et puis, il est dangereux d'être agneau quand les loups rôdent autour de la bergerie...

Comment faire donc, pour rendre inoffensives, et pourtant opérantes, des impulsions naturelles que nous ne pouvons ignorer, pour concilier la splendide annonciation chrétienne de la paix sur la terre et de la bienveillance envers chacun, avec les réalités d'une époque troublée par les luttes entre les peuples et les individus ? Si les gouvernements cherchent sans trouver, nos enfants, en ce qui les concerne, nous ont donné eux-mêmes la réponse à nos questions. Que font-ils pour sublimer leur instinct combatif tout en ne débilitant pas leurs forces d'action ? Ils jouent, et leurs jeux sont une compétition pacifique dans la soumission à des règles établies d'avance. Il n'est pas de jeux, toutefois, qui répondent d'une manière aussi complète que ne le font les jeux d'éclaireurs à leurs besoins profonds. Chacun peut lire la description des plus typiques d'entre eux dans les manuels de scoutisme qui forment déjà toute une bibliothèque. Pour décrire un seul de ces jeux avec quelque clarté, il faudrait

un technicien du scoutisme que je ne suis pas ; préoccupé avant tout de leur côté éducatif, je constate qu'ils sont, par leur nature, entièrement conformes aux exigences de l'éducation des instincts. Ils ne mêlent pas le grand public à leurs ébats ; par contre, ils offrent des éléments attractifs qu'ignoreront toujours les manifestations de nos stades : ils se déroulent en pleine nature, dans un terrain non préparé, dans le silence bienfaisant des clairières, des taillis, des hautes futaies ; de là un élément d'imprévu bien conforme aux besoins profonds de l'enfant et qui favorise l'esprit d'initiative, d'invention, de débrouillardise. Nul arbitre pour surveiller chaque geste des participants ; leur parole suffit (art. 2 de la loi : « l'éclaireur est loyal ») ; ils se déploient donc dans un esprit chevaleresque de loyauté et de confiance. L'entraînement, la bonne humeur en sont l'assaisonnement obligé : « L'éclaireur sourit et siffle », dit Baden-Powell. Ils sont un élément d'éducation des sens, de l'esprit d'observation, quand il s'agit de suivre une piste, d'observer un itinéraire à l'aide de la carte : on sait que c'est à cet exercice fondamental que l'institution doit son nom. Ils fortifient la volonté par le souci de réussir, d'être vainqueur ; ils combattent le sentiment de la peur, habituent à se trouver seul dans un lieu désert, fidèle à la consigne, à la règle du jeu ; ils habituent à accepter avec le sourire le résultat et les sanctions, et deviennent ainsi un élément d'éducation civique, préparant aux luttes de la démocratie telles qu'elles devraient toujours être comprises.

Le *besoin d'aventure* est un trait distinctif du caractère de beaucoup de garçons ; rien ne répond à ce besoin dans notre vie moderne si réglée. C'est la raison pour laquelle tant de garçons réfractaires aux chemins battus ne se trouvent pas à l'aise en classe et dans la famille, et adoptent une attitude de révolte à l'égard de règles de vie par trop rigides qui blessent leurs tendances profondes, ou ne leur donnent rien en échange de la contrainte qu'elles leur imposent. De nombreux cas de dévoiement auraient été évités, si ces garçons avaient eu l'occasion de nourrir ce besoin sous la sauvegarde d'une loi morale adaptée à leur caractère, et dans une ambiance de joie et de saine camaraderie. C'est là encore l'un des fondements du scoutisme dont on ne saurait méconnaître la valeur sociale. Il y a, dans l'âme de nombreux garçons, un appel obscur vers l'inconnu, vers le lointain, auquel il faut répondre, si l'on ne veut pas qu'il devienne,

en s'exaspérant, une cause de révolte contre une société trop organisée, de plus en plus imbue d'un faux besoin de sécurité, de confort, de jouissance.

Avez-vous jamais observé avec quel enthousiasme nos éclaireurs quittent pour un soir leur bon lit pour aller camper sous la tente, à l'orée d'un bois ? C'est que, à l'âge critique, entre la 14^e et la 17^e année, un garçon est le plus souvent un romantique qui s'insurge contre la monotonie de l'existence ; son imagination, sa vitalité, sont comme un réservoir sous pression dont il faut de temps en temps ouvrir la soupape pour qu'il n'éclate pas. Cette précaution prise, l'adolescent rentrera soulagé dans le train-train de la vie journalière.

C'est à cet appel vers l'inconnu, vers le lointain, vers l'aventure, que répond l'institution des camps de vacances, cette synthèse de tous les jeux d'éclaireurs. On y a songé longtemps d'avance ; on a recueilli quelques fonds par une soirée d'hiver offerte au public, et dont la préparation a mis à contribution les dons intellectuels et l'esprit d'invention de chacun. On a loué un chalet quelque part, bien loin des bruits du monde ; ou bien, forme plus primitive de campement, on a monté quelques tentes dans un endroit sec, en calfeutrant le sol d'une épaisse couche de paille. Le grand jour venu, on boucle les sacs, c'est le départ. Pendant 8, 10, 12 jours, on vit en commun la vie de la tribu primitive, avec, toutefois, ceux des apports de la civilisation dont on ne saurait plus guère se passer. On couche sur la paille, roulé dans sa bonne couverture. On est debout de bonne heure, aux sons de la diane sonnée par un jeune clairon. C'est la gymnastique en commun, dirigée par un instructeur, puis la toilette au bord du ruisseau, tandis que l'équipe de cuisine prépare le chocolat du déjeuner dans des gamelles suspendues contre un tertre. Puis on part en excursion dans la grande nature, et l'on se livre chemin faisant à de palpitants jeux de piste, de recherche ou d'attaque sans morts ni blessés ; ou plutôt on suppose des blessés pour s'exercer au pansement et au transport des invalides. On jette un pont de fortune sur un torrent. On s'arrête pour une orientation géographique. On suit un itinéraire à la carte ; on fait de la télégraphie Morse ; et au retour la fatigue et le grand air font trouver délicieux la soupe à la bataille et le risotto, malgré le léger goût de fumée. Le soir, avant le repos, c'est la causerie d'un chef, ou la lecture en commun d'un livre

d'aventures. Ou bien, au soir des grands jours, c'est le feu de camp, auquel on assiste accroupis autour de la flamme joyeuse. Ceux qui ont assisté à un feu de camp bien organisé savent quels trésors d'imagination nos éclaireurs peuvent dépenser pour s'offrir mutuellement des divertissements sains, qui deviennent par là même des moyens d'éducation mutuelle. Et la flamme qui oscille au vent du soir, l'ombre mystérieuse qui s'étend, sous le ciel étoilé, au delà de son rayonnement, ranime en leur âme comme un souvenir de la vie des tribus ancestrales. Une poésie obscure s'empare de leur cœur, éclate dans leurs chants. Et ils chantent, chantent à pleine voix :

J'ai promis d'aimer mon pays,
Mon beau pays si familier.
Son lac de bise et ses grands blés,
D'un amour infini.
J'ai promis d'aimer mon pays,
Je lui donnerai ma jeunesse,
La force de mon jeune corps :
Je l'aimerai jusqu'à la mort ;
Un éclaireur tient sa promesse.
Et de l'amour tout plein le cœur,
Sans souci du jaloux moqueur,
Je veux être un bon éclaireur.

Nous avons prêté le serment
Devant le drapeau rouge et blanc,
D'unir nos mains et de servir
Un plus bel avenir.
Et la joie de vivre et d'aimer,
Nous voulons l'apporter aux hommes ;
Courage, la route résonne
A notre pas sûr et léger ;
Un éclaireur tient sa promesse.

Aimer, servir, est-il un plus bel idéal, un antidote plus sûr contre les désillusions de la vie ? Si leurs chants s'adressent d'abord à leur patrie, ils n'oublient pas la grande loi de fraternité universelle qui fait de leur mouvement un moyen de rapprochement entre nations en opposant l'amour à la haine, l'esprit de service à la lutte des classes. Et cet esprit s'exprime dans le chœur de Pierre Girard, le poète de notre dernière Fête des vigneron, instructeur éclaireur de Genève :

Tous les éclaireurs du monde,
Y en a-t-y, y en a-t-y donc !
Tous les éclaireurs du monde
Comm' des frères nous les aimons !

D'abord tous ceux d'Angleterre,
Sous le drapeau rouge et bleu,
Les plus grands de tous nos frères,
Avec le *Chef* au milieu !...

Puis les éclaireurs de France,
A leur virile élégance,
A leur sourir' comme une rose,
Un hourra je vous propose.

Les boys-scouts américains,
Nous leur tendons les deux mains,
Grands gaillards à peau hâlée,
Viv' la bannière étoilée !

Et tous ceux des autr's pays,
Les Belg's et les Hollandais, etc.

Car, dit la loi, « un éclaireur est l'ami de tous et le frère de tous les autres éclaireurs ». Et ils ont ainsi des refrains à la douzaine, auxquels s'ajoutent nos vieux chants nationaux. Les éclaireurs suisses romands ont maintenant leur chansonnier, publié récemment chez Jobin et Cie- à Lausanne, avec 109 chœurs. La loi n'y est point oubliée :

Toujours prêts vivons notre Loi !
Loi de courage et d'amitié,
De tous les scouts du monde entier ;
Vibre en tous, grande voix !
Tu nous rends joyeux, forts et droits.
Au bon combat tu nous convies,
Et tu diriges nos efforts ;
Comme l'étoile aux rayons d'or,
Verse en nos cœurs des flots de vie.

Sans doute, il ne faut pas considérer les 10 ou 12 articles de ce code moral des éclaireurs, que nous avons presque tous cités, comme une affirmation orgueilleuse, mais comme un idéal proposé à l'âme jeune, au caractère en formation. Et si l'on se fait parfois un malin plaisir de relever les contradictions qui

peuvent se manifester entre les actes et les principes, que ceux qui jugent les éclaireurs sans indulgence commencent par soumettre leur propre conduite de chrétien, d'homme et de citoyen au même sévère examen. Il est naturel aussi que les garçons qui sont attirés par la vie scoute soient parfois ceux qui n'ont pas toujours pour l'étude en chambre tout l'intérêt qui fait le parfait écolier. Mais je me fais un plaisir de déclarer, comme enseignant, que j'ai connu un très grand nombre d'éclaireurs excellents élèves. Songez aussi à la sécurité morale que donne une jeunesse pour qui la parole d'honneur prend une valeur sacrée, et vous concevrez quels avantages il y aurait pour tous les maîtres à se sentir entourés d'une telle jeunesse, et quelle transformation de l'atmosphère scolaire pourrait en résulter.

Nous comprenons que les maîtres primaires et secondaires, qui, du lundi matin au samedi à midi, sont en contact permanent avec l'enfance, éprouvent le besoin de vivre pour eux-mêmes le temps qui reste à leur disposition. C'est ce qui explique sans doute le fait que fort peu d'entre eux prennent une part directe au mouvement éclaireur ; ceux qui l'ont fait néanmoins ont vu leur influence renforcée, et ont recueilli en classe aussi la récompense morale de leur action. Il suffirait que les autres témoignent à l'institution un intérêt, disons simplement bienveillant, pour en augmenter notablement l'efficacité. Leur participation aux séances des comités locaux, par exemple, serait un appui précieux qui ne pourrait qu'être profitable à leurs élèves éclaireurs et à l'école en général.

Il faut relever enfin que, par la constitution d'un corps de chefs éclaireurs, jeunes gens issus du rang, tenus de faire la preuve de véritables connaissances et aptitudes éducatives, la création du scoutisme a contribué à vulgariser les problèmes d'éducation ; sous ses auspices, une élite d'hommes préoccupés du grand problème du devenir humain a surgi en tous pays en dehors des milieux enseignants et sur un autre plan que celui de l'étude scolaire. La société de demain recueillera le bénéfice de leur action. Qu'ils en soient loués et félicités !

Nous avons examiné, dans ses grandes lignes, la pédagogie scoute pour elle-même. Mais on n'apprécie complètement une méthode qu'en la comparant avec une autre méthode poursuivant des buts similaires ; ses particularités ressortent alors

par opposition. Ce que nous savons de l'éducation russe actuelle nous permet d'y reconnaître maints procédés imités de Baden-Powell ; mais ces procédés sont utilisés pour des fins directement contraires à la loi des éclaireurs. Nos renseignements manquent toutefois de la précision qui serait nécessaire pour nous permettre de pousser plus loin nos appréciations sur leur valeur « éducative » jugée du point de vue exclusivement scientifique. Il en est autrement de la comparaison que nous pouvons établir entre Balillas et éclaireurs. Elle révèle quelques analogies et de frappants contrastes :

De part et d'autre, une promesse : chez les Balillas, serment solennel de fidélité au régime politique et à l'homme qui l'incarne, c'est-à-dire à des institutions et à des êtres qui passeront comme tout ce qui est humain ; chez les éclaireurs, cette déclaration :

Je promets, sur mon honneur, de faire tout mon possible pour :
1. remplir mon devoir envers la patrie ;
2. aider autrui ;
3. obéir à la loi de l'éclaireur,

c'est-à-dire une promesse de dévouement patriotique, une autre de solidarité humaine, et enfin l'affirmation d'un idéal moral.

Ainsi donc, la société actuelle cherche d'emblée, en Italie, à agir sur l'enfance dans un but politique, alors que ce genre d'activité est nettement interdit aux chefs éclaireurs. Ils peuvent, comme citoyens ou futurs citoyens, avoir l'opinion qu'il leur plaît d'adopter ; ils doivent en faire abstraction dans leur activité scoute. Cette attitude leur est facilitée par les buts mêmes du scoutisme, qui sont de nature purement humaine et humanitaire, morale et civique. Mais le civisme est-il compatible avec la neutralité politique ? Incontestablement, à la seule condition que l'idée de patrie soit placée au-dessus de toute discussion, et que les notions de famille, de patrie et d'humanité soient reconnues comme les domaines naturels dans lesquels les sentiments altruistes trouvent à s'exercer.

Cette neutralité politique est d'autant plus nécessaire que le premier but d'une influence de la société sur l'enfance doit être la paix sociale, et qu'il faut à tout prix, pour cela, fondre en un tout les éléments provenant des milieux les plus divers, pour que, ayant appris à se connaître et, espérons-nous, à

s'aimer à l'âge tendre, ils puissent désirer collaborer à l'âge adulte. Sur ce point, nous devons constater la même préoccupation chez les Balillas et chez les éclaireurs. Mais alors, pourquoi les éclaireurs sont-ils interdits en Italie, comme ils le sont du reste en Russie ? La raison en est simple : le régime ne saurait supporter sur l'enfance une influence qu'il ne dirigerait pas lui-même. Ici s'opposent de façon irréductible la tendance farouchement politique des uns et le libéralisme simplement humain des autres ; entre ces deux tendances, il n'est pas de conciliation possible.

Même contraste dans les moyens : les éclaireurs « subliment » leur instinct combatif par le jeu ; c'est aussi un jeu que le maniement du petit mousqueton des Balillas, mais combien inquiétant pour l'avenir de l'Europe !

Par contre, nous notons, ici comme là, le même encouragement au travail et à l'épargne, la même préoccupation d'orientation professionnelle, plus évidente, plus efficace peut-être dans une institution officielle comme les Balillas que dans une activité accessoire comme celle des éclaireurs. Nous n'avons rien dit, en effet, des spécialités professionnelles que les comités d'éclaireurs ont le devoir d'encourager, qu'ils font quelquefois enseigner dans des cours spéciaux, et qu'ils reconnaissent par des diplômes et des insignes où qu'elles aient été acquises. Encouragés ainsi à cultiver une aptitude naturelle ou plusieurs (aptitude à soigner les blessés, à manier la télégraphie Morse, à imaginer des mécanismes ingénieux, à réparer chaussures ou vêtements, à relier la bibliothèque de la troupe, à tenir sa comptabilité, à construire un pont, etc.), maints éclaireurs ont découvert la profession à laquelle ils se sont voués ensuite avec succès.

Sur d'autres points, ce parallèle ne pourrait être qu'une antithèse : là-bas, la discipline militaire, l'hypertrophie des sentiments combatifs, la volonté des chefs seule loi reconnue ; ici la discipline libérale, le respect de l'individualité, et une même loi morale reconnue par tous. L'avenir seul nous dira où la méthode des Balillas conduit le peuple qui s'en nourrit ; il dira aussi, espérons-nous, que nous avons raison de rester fidèle à notre esprit de large compréhension humaine, et que nos troupes d'éclaireurs ont apporté à l'éducation publique une aide accessoire utile et bienfaisante.

Souhaitons que rien ne nous fasse dévier de cette ligne de

conduite. Un sujet d'inquiétude nous est donné par l'imitation de l'organisation scoute pour des buts anti-sociaux, qui se pratique en divers lieux. Nous qualifions d'anti-sociale toute action destinée à dresser les uns contre les autres des hommes ou des catégories d'humains, qu'ils appartiennent ou non à la même nation. La méthode et l'organisation des éclaireurs se sont révélées si opérantes, elles ont eu dans le monde entier un tel retentissement, que des groupements politiques ont imaginé de s'en servir pour conserver sous leur influence exclusive les enfants des familles qui adhèrent à ces groupements, et les initier prématurément aux luttes politiques qui les attendent à l'âge adulte. Il ne suffit pas aux éclaireurs d'être interdits en Italie et en Russie, ils subissent jusque dans nos grands centres une concurrence ouverte avec l'usurpation de leur nom flanqué d'adjectifs divers. C'est le cas chez nous de l'organisation des Avant-coureurs, appelés en sous-titre « éclaireurs ouvriers ». L'appartenance à ce groupement comporte le transfert, le moment venu, dans la Jeunesse socialiste, tout comme, en Italie, le Balilla avant-gardiste devient Jeune fasciste à 18 ans. Voici les premiers articles de la loi de ce groupement :

1. L'avant-coureur est courageux et discipliné. — 2. L'avant-coureur est propre dans son corps et dans ses actions. — 3. L'avant-coureur ne ment pas et n'est pas grossier. — 4. L'avant-coureur est bon fils, bon frère, bon copain. — 5. L'avant-coureur est serviable et courtois. — 6. L'avant-coureur est toujours de bonne humeur. — 7. L'avant-coureur fait son travail avec conscience.

Jusqu'ici, donc, rien qui ne soit en parfait accord avec l'esprit du scoutisme. Mais voici les trois derniers articles de cette loi :

8. L'avant-coureur n'est pas militariste. — 9. L'avant-coureur respecte bien plus le travailleur que l'homme inutile, même si celui-ci porte un brillant uniforme ou roule en auto de luxe. — 10. L'avant-coureur considère tous les enfants de travailleurs de tous les pays comme ses frères.

Nous n'incriminons ici aucune des opinions professées par des adultes, des citoyens ; nous les respectons, au contraire, et ne songeons à parler qu'au nom de l'enfance, qui, elle, ne sait pas, ne peut pas savoir où on entend la mener. Nous constatons

qu'au lieu des affirmations précises de la loi scoute¹ et de celles, non moins nettes, des sept premiers articles cités plus haut, nous nous trouvons ici en présence de négations et de restrictions. Or de telles négations, de telles restrictions n'ont un sens que si elles sont accompagnées de définitions, d'un texte explicatif en précisant la portée. Il faudrait donc définir le militarisme, le travailleur, l'homme inutile, et même..., l'auto de luxe. L'esprit simpliste de l'enfant ne connaît pas les distinctions subtiles et les abstractions ; pour lui, le militariste deviendra l'officier, ou simplement le soldat qui accomplit volontiers ses devoirs militaires ; le travailleur sera l'ouvrier manuel, l'homme inutile le monsieur bien habillé. La loi qu'on lui impose le met ainsi en défiance à l'égard du monde dans lequel il est appelé à vivre, l'invite à juger les hommes en raison inverse de leur apparence extérieure et à réserver son amitié aux seuls enfants de la classe sociale de ses parents (puisque fin il faut bien parler de « classes », quand même il y aurait matière à bien des commentaires sur un terme dont on abuse vraiment et qui répugne à notre sens égalitaire). Une telle limitation des sentiments est certainement regrettable en soi ; mais admettons pour un instant qu'elle s'explique chez les adultes par la dureté de l'existence, que nous serons le dernier à méconnaître pour trop d'entre eux : ne voyez-vous pas ce que de telles distinctions, par le simple jeu des fonctions psychologiques, comportent d'inimitié *suggérée* pour tout ce qui rentre — ou ne rentre pas — dans les cadres énoncés ? C'est donc la lutte à tout prix qu'on désire, qu'on prépare, qu'on perpétue ; non pas la lutte normale, légitime, pour l'amélioration du sort des humbles par le progrès

¹ Nous donnons ci-après, à titre de comparaison, la nouvelle Loi des éclaireurs suisses, condensée en dix articles, telle qu'elle a été formulée par les délégués des associations cantonales :

- Art. 1. — L'Eclaireur n'a qu'une parole.
- Art. 2. — L'Eclaireur est loyal à son pays, ses parents, ses chefs et ses subordonnés.
- Art. 3. — L'Eclaireur se rend utile ; il aide son prochain.
- Art. 4. — L'Eclaireur est un bon fils ; il est l'ami de tous et le frère de tous les éclaireurs.
- Art. 5. — L'Eclaireur est courtois et chevaleresque.
- Art. 6. — L'Eclaireur est bon pour les animaux et protège les plantes.
- Art. 7. — L'Eclaireur sait obéir.
- Art. 8. — L'Eclaireur est courageux ; il sourit dans les difficultés.
- Art. 9. — L'Eclaireur est travailleur et économique.
- Art. 10. — L'Eclaireur est propre dans ses pensées, ses paroles et ses actes.

des méthodes de travail et de salaires, ou la lutte des idées si hardies qu'on voudra, mais la lutte des hommes et des groupes d'hommes, ruineuse pour tous, sans indulgence, sans effort de compréhension mutuelle, sans espoir d'un meilleur lendemain, haineuse, implacable. Les humains parqués dès l'enfance en groupes hostiles à jamais interpénétrables, le régime des castes hindoues instauré en Europe par ceux-là même qui se disent parias, quelle sombre perspective, quelle aberration ! Car la bienveillance est seule génératrice d'espérance et de bonheur, et toute éducation qui ne s'en inspire pas ne peut que préparer une humanité plus malheureuse encore que celle d'aujourd'hui.

On connaît le vieux poème d'Eugène Manuel intitulé : « La robe ». Deux époux désunis vont se séparer ; ils se partagent les dépouilles de leur pauvre ménage, quand, au haut d'une armoire, l'un d'eux découvre une petite robe, dernier souvenir d'un enfant que la mort leur a ravi. Cette humble défroque ranime en eux la vision de l'être cher, son doux sourire, sa confiance, ses paroles innocentes ; tant qu'il avait vécu, ils avaient été heureux et unis ; lui disparu, le découragement et la discorde avaient ruiné leur bonheur. Et voici qu'à l'aspect de cette petite robe qu'ils ont failli déchirer, tellement chacun d'eux était désireux de la posséder, et à l'évocation des souvenirs qu'elle fait renaître, leur cœur se fond, ils oublient leurs griefs réciproques, ils se tendent la main. « Restons ensemble », s'écrient-ils.

Nous n'en sommes pas encore là, dans notre pauvre ménage humain déchiré ; l'enfant vit encore, Dieu merci, et ne demande qu'à aimer, à être aimé, à faire aimer. Allons-nous déchirer la robe ?

Que les adultes opposent leurs conceptions politiques et sociales, c'est la loi de la vie, la rançon douloureuse du progrès. Qu'il y ait des Jeunesses radicales, libérales, socialistes, que sais-je encore, c'est la conséquence inéluctable de l'existence des partis, désireux de s'assurer de jeunes recrues. Mais faire cette sélection avant que l'esprit critique soit éveillé, avant que le futur citoyen puisse juger par lui-même et choisir librement, c'est commettre un abus de pouvoir à l'égard de l'enfance innocente des dissensions des parents.

La conclusion de cet exposé nous paraît s'imposer d'elle-même.

Il est naturel, il est logique que la société se préoccupe de l'enfant autrement que pour meubler son intelligence. Elle a le devoir de le préparer à la vie sous ses aspects multiples et de répondre à ses besoins profonds. Le jour viendra peut-être où l'école, mieux armée, mieux outillée, assumera cette tâche d'une manière plus complète qu'elle ne peut le faire aujourd'hui. Si son action, s'ajoutant à celle de la famille et à celle de l'Eglise, suffit déjà dans de nombreux cas, il en est d'autres où l'initiative privée peut intervenir utilement. Les institutions qui assument cette tâche complémentaire d'éducation seront d'autant plus efficaces, d'autant plus utiles, d'autant plus « sociales » dans le sens élevé du mot, qu'elles travailleront davantage à la bienveillance entre tous les humains en mettant en contact les enfants des milieux les plus divers, et leur inculqueront le mieux l'esprit de l'antique devise, éclairée par le christianisme : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ! »

Tout ton prochain. Ni Juifs, ni Samaritains : des hommes !

ERNEST BRIOD.
